

## El cisne, leit-motiv de la poesía parnasiana, simbolista y modernista

Jerónimo MARTÍNEZ CUADRADO  
Universidad de Murcia

El cisne, ese animal símbolo de la ensoñación que se desliza silencioso sobre la superficie calma de los lagos, va a ser objeto predilecto de la poesía parnasiana en primer lugar y luego será mantenida esa tradición o uso por los simbolistas. Empezaremos por un poema de Banville en *Stalactites* de 1846, en el que define la función del poeta asimilándolo al escultor, y por ende la poesía a la escultura acabada, bien cincelada. Hay un recurso frecuente a la alusión de mitos y en el verso 10 en concreto al mito de Leda, como podemos leer *infra*:

*Sculpteur, cherclze avec soin, en attendant l'extase  
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase;  
Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas  
D'amours mystérieux ni de divins combats.  
Pas d'Héraklès vainqueur du monstre de Némée,  
Ni de Cypris naissant sur la mer ambaumée;  
Pas de Titans vaincus dans leurs rebellions,  
Ni de riant Bacchos attelant les lions  
Avec un frein tressé de pampres et de vignes;  
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes  
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis  
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lys.  
Qu'autour du vase pul; trop beau pour la Bacchante,  
La verveine mêlée a des feuilles d'acanthé  
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement  
S'avancent deux a deux, d'un pas sûr et charmant,*

*Les bras pendant le long de leurs tuniques droites  
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.'*

Mito éste de Leda que alcanzará gran resonancia en la poesía modernista española, como veremos más adelante.

Gautier en *Émaux et Camées* de 1852 incluye su famosa *Symphonie en blanc majeur* apreciada como pieza modélica de las «transposiciones de arte» llevadas a cabo por el poeta. Sus 72 versos son considerados como una variación musical sobre todas las escalas del blanco, el cual nos transmite por medio de las «correspondencias» las sensaciones y emociones asociadas al mismo color, que vendría a significar tanto la frialdad como la pureza. Como vemos en el verso tercero, Gautier en este poema se refiere a las walkirias o mujeres-cisne.

*De leur col blanc courbant les lignes  
On voit dans les contes du Nord,  
Nager en chantant près du bord;*

*Ou, suspendant a quelque branche  
Le plumage qui les rêvet,  
Faire luire leur peau plus blanche  
Que la neige de leur duvet.*

*De ces femmes il en est une  
Qui chez nous descend quelquefois,  
Blanche comme le clair de lune  
Sur les glaciers dans les cieux froids;*

*Conviant la vue enivrée  
de sa boréale fraîcheur  
A des régals de chair nacrée,  
A des débauches de blancheur!*

*Son sein, neige montée en globe,  
Contre les camélias blancs  
Et le blanc satin de sa robe  
Soutient des combats insolents.*

*Dans ces grandes batailles blanches,  
Satins et fleurs ont le dessous,  
Et, sans demander leurs revanches,  
Jaunissent comme des jaloux.*

*Sur les blancheurs de son épaule,  
Paros au grain éblouissant,  
Comme dans une nuit du pôle,  
Un givre invisible descend.*

*De quel mica de neige vierge,  
De quelle moelle de roseau,  
De quelle hostie et de quel cierge  
A-t-on fait le blanc de sa peau?*

*A-t-on pris la goutte lactée  
Tachant l'azur du ciel d'hiver;  
Le lis a la pulpe argentée,  
La blanche écume de la mer:*

*Le marbre blanc, chair froide et pâle  
Où vivent les divinités;  
L'argent mat, la laiteuse opale  
Qu'irisent des vagues clartés;*

*L'ivoire, où ses mains ont des ailes,  
Et, comme des papillons blancs,  
Sur la pointe des notes frêles  
Suspendent leurs baisers tremblants;*

*L'hermine vierge de souillure,  
Qui, pour abriter leurs frissons,  
Ouate de sa blanche fourrure  
Les épaules et les blasons;*

*Le vifargent, aux fleurs fantasques  
Dont les vitraux sont ramagés;  
Les blanches dentelles des vasques,  
Pleurs de l'ondine en l'air figés;*

*L'aubépine de mai qui plie  
Sous les blanc frimas de ses fleurs;  
L'albâtre où la mélancolie  
Aime à retrouver ses pâleurs;*

*Le duvet blanc de la colombe,  
Neigeant sur les toits du manoir,  
Et la stalactite qui tombe,  
Larme blanche, de l'antre noir?*

*Des Groenlands et des Norvèges  
Vient-elle avec Séraphita?  
Est-ce la Madone des neiges,  
Un sphinx blanc que l'hiver sculpta;*

*Sphinx enterré par l'avalanche.  
Cardien des glaciers étoilés,  
Er qui, sous sa poitrine blanche,  
Cache de blancs secrets gelés?*

*Sous la glace où calme il repose,  
Oh! qui pourra fondre ce coeur!  
Oh! qui pourra mettre un ton rose  
Dans cette implacable blancheur!<sup>2</sup>*

Los versos finales crean una disonancia tonal que apunta a otro color distinto, el rosa, en un giro inesperado que confiere un aire madrigalesco.

El cisne ha sido el texto y el pretexto de una invención poética tan exquisita como recurrente, tan sensible como rica y variada, que ha transportado al lector a un mundo de albuza que tanto va a impactar a los poetas venideros.

Sully Prudhomme en *Les Solitudes* de 1869 contiene un bello poema, también de impecable factura formal así titulado, *Le cygne*. En él se precisa aún más los rasgos de lo que pudiéramos denominar como la estética del cisne. A la nota tradicional de su color blanco (vv. 3-6) únese ahora la gracia de su cuello, el dinamismo curvo que lo caracteriza (vv. 7-10). Todo lo cual viene expuesto con profusión de símiles (vv. 3-4, 6, 9). Además interesa destacar cómo es puesto en correlación con el poeta (vv. 14-18). La labor silenciosa e inspirada a un tiempo del vate se corresponde con ese deslizamiento silente y majestuoso del cisne sobre la superficie lisa y calmada de las lagunas, pero hay más y es esa comunión en que entra con el poeta mismo (vv. 14-15). Las imágenes de belleza que se suceden a partir del verso 19 tienen que ver con dos momentos del día: el cisne a plena luz (vv. 19-22) y el cisne ante las luces crepusculares y la obscuridad de la noche (vv. 23-32). Ahora Sully Prudhomme canta puramente al cisne. a no ser que supongamos una correspondencia oculta con el poeta en el momento fúlgido de la creación y en la sequedad de la esterilidad creadora. Pero lo cierto y verdadero es que nos encontramos con un despliegue brillantísimo de imágenes, con dominio del ritmo, de las aliteraciones y de los encabalgamientos, como para competir literariamente con la belleza del cisne, esa ave temática de la composición poética. El último verso nos revela la belleza del

---

<sup>2</sup> GAUTIER, Théophile, *Émaux et camées*, édition établie et annotée par Claudine Gothot-Meych. Éditions Gallimard, Paris, 1981.

animal, cuya silueta se recorta sobre el paisaje, incluso en la postura de dormir. Es una descripción poética no exenta de un sentimiento que le presta o confiere unidad al poema.

*Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,  
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,  
Et glisse. le duvet de ses flancs est pareil  
A des neiges d'avril qui croulent au soleil;  
Mais, ferme et d'un blanc niat, vibrant sous le zéphire,  
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.  
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,  
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,  
Le courbe gracieux coninie un profil d'acanthé,  
Et cache son hec noir dans sa gorge éclatante.  
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,  
Il serpente, et, laissant les herbages épais  
Traîner derrière lui conime une chevelure,  
Il va d'une tardive et languissante allure.  
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,  
Et la source qui pleure un éternel absent,  
Lui plaisent; il y rbde; une feuille de saule  
En silence tombée effleure son épaule.  
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur;  
Superbe, gouvernant du cbté de l'azur,  
Il choisit, pour fêter sa blanclzeur qu'il admire,  
La place éblouissante où le soleil se mire.  
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,  
A l'heure où toute forme est un spectre confus,  
Où l'zhorizon brunit rayé d'un long trait rouge,  
Alors que pas un jonc, pas un glaieul ne bouge,  
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,  
Et que la luciole au clair de lune luit,  
L'oiseau, dans le lac sombre ou sous lui se reflète  
La splendeur d'une nuit lactée et violette,  
Comme un vase d'argent parmi les diamants,  
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments,*

*Les Fleurs du mal*, 1857-1861, de Charles Baudelaire contienen asimismo otro poema titulado *Le Cygne* dividido en dos partes. Pese al título, es poesía urbana que habla de una barriada del antiguo París suprimida bajo el Segundo Imperio. Empieza con reminiscencias clásicas dirigiéndose a la viuda de Héctor, a Andrómaca, y evocando *sotto voce* la *Eneida* virgiliana. en concreto el mismo pasaje que confiesa Racine seguir en el prólogo de su *Andromaque*, es decir. los versos 292 y siguientes del libro III. Así. en el verso 4 Baudelaire sigue de cerca la expresión de Virgilio en su verso 302 del pasaje:

*ante urbem in luco falsi Simoeritis ad undam  
libabat cineri Andromache manisque vocabat  
Hectoreum ad tumulum, (Aen. III, vv. 302-304)<sup>3</sup>*

E igualmente el verso 37 baudeleriano «Andromaque, des bras d'un grand époux tombée» se inspira en el 317 del mencionado canto III de la *Eneida*:

*heu! quis te casus delectam coniuge tanto  
excipit?<sup>4</sup>*

Pasemos a la lectura del poema de Baudelaire:

I

*Andromaque, je pense a vous! Ce petit fleuve,  
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit  
L'inzmense majesté de vos douleurs de veuve,  
Ce Simois menteur qui par vos pelurs grandit,*

*A fécondé soudairi nia mémoire fertile,  
Comme je traversais le nouveau Carroussel.  
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville  
Change plus vite, hélas! que le coeur d'un mortel),*

*Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques.  
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,  
Les hebes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques  
Et, brillant aux carreaux. le bric-a-brac confus.*

*La s'étalait jadis une ménagerie;  
La je vis un nzatin, a l'heure où sous les cieux  
Froids et clairs le travail s'éveille, où la voirie  
Pousse un sonibre ouragan dans l'air silencien,*

*Un cygne qui s'était évadé de sa cage,  
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,  
Sur le sol raboteux trairiait son blanc plumage,  
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrarit le bec*

---

<sup>3</sup> P. VERGILI MARONIS Opera. Oxonii e Typographeo Clarendoniano. Great Britain. 1966. Versión castellana de Rubén Bonifaz Nuño: «en el bosque ante la urbe, junto a la onda de un Simois fingido,/ Andromaca a la ceniza ofrecía, y a los Manes llamaba/ al hectóreo túmulo».

<sup>4</sup> Versión castellana de Rubén Bonifaz Nuño: «¡Ay! ¿qué desgracia, de cónyuge tan grande privada. te arrancó?».

*Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,  
Et disait, le coeur plein de son beau lac natal:  
"Eau, quand donc pleurras-tu? quand tonneras-tu, foudre?"  
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,*

*Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,  
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,  
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,  
Comme s'il adressait des reproches à Dieu!*

## II

*Paris change! mais rien dans ma mélancolie  
N'a bougé! palais neufs, échafaudages, blocs,  
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,  
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.*

*Aussi devant ce Louvre une image m'opprime:  
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,  
Comme les exilés, ridicule et sublime,  
Et rongé d'un désir sans trêve! et puis à vous,*

*Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,  
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,  
Après d'un tourbeau vide en extase courbée;  
Veuve d'Hector, hélas! et femme d'Hélénus!*

*Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,  
Piétinant dans la boue. et cherchant, l'oeil hagard,  
Les cocotiers absents de la superbe Afrique  
Derrière la muraille immense du brouillard;*

*A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve  
Jarnais! jamais! à ceux qui s'abreuvent des pleurs  
Et tentent la Douleur comme une bonne louve!  
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs!*

*Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile  
Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!  
Je pense aux matelots oubliés dans une île,  
Aux captifs, aux vaincus!... à bien d'autres encor!<sup>5</sup>*

---

<sup>5</sup> BAUDELAIRE. Charles. *Oeuvres complètes*, vol. I. Texte établi et annoté par Claude Pichois. Collection «Bibliothèque de la Pléiade». Éditions Gallimard. Paris. 1976.

Acabamos de ver el giro que ha impreso el poeta en el tema del cisne. Como siempre, Baudelaire se sirve de temas literarios preexistentes para tratarlos de manera audaz y novedosa. Aquí el tema del cisne que da título a ambas partes del poema ocupa realmente los versos 17 al 28 de la primera parte; hay alusión a su blanco plumaje (v.19) y a su cuello (v. 27), pero nada de desplegar una estética parnasiana en torno a él en el lago, en los claros de luna. ninguna alusión tampoco a su majestuosidad, a su silente deslizamiento. Al contrario, el cisne es, como el albatros lo era en su lugar, sorprendido en un momento de indefensión y en un medio que no es el suyo. Es un cisne polvoriento y sucio símbolo de los exiliados, de los perdedores de la vida. Es la imagen de la nostalgia del medio natural. Con razón Baudelaire le dedicó este poema en su segunda edición a Victor Hugo, exiliado en Guernesey.

Baudelaire ha sido capaz de dar un vuelco temático y de aprovechar la estética del cisne recién creada por los parnasianos para mostrarnos el lado inverso, la cara oculta, la parte oscura tras la brillantez del cisne en su entorno de helleza natural.

Baudelaire tiene también en *Les Fleurs du mal*, en concreto en *Spleen et idéal XVII*, un soneto titulado *La Beauté*, en que alude al cisne en su verso sexto. Interesa ver el contexto en que lo cita y para ello reproduzco el soneto en cuestión:

*Je suis belle, ô niortels! comme un rêve de pierre,  
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour;  
Est fait pour inspirer au poète un amour  
Éternel et muet ainsi que la matikre.*

*Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris;  
J'unis un coeur de neige a la blancheur des cygnes;  
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,  
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.*

*Les poètes, devant mes grands attitudes,  
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,  
Consumeront leurs jours en d'austères études;*

*Carj'ai, pour fasciner ces dociles amants,  
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles:  
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles!*

Sabemos que el tema de la belleza preocupó grandemente a Baudelaire o al menos ocupó no pocas de sus páginas de crítico y en *Les Fleurs du mal* le dedica no sólo este soneto sino el *Hymne a la beauté*. Esta metapoesía está próxima al concepto de belleza preconizado por Gautier y los parnasianos, pero mientras que en *L'Art*, Gautier la presenta como accesible, aquí observamos cómo aparece la belleza como inaccesible e inmortal. fascinante. Se trata de



una alegoría hecha por la belleza misma. Existe para Baudelaire un abismo entre la belleza eterna y el hombre mortal. El poeta se sitúa en un plano de admiración ante la elevación de la belleza. El vate es aquel que persevera en su entrega y admiración ante la perfección. La belleza posee ese corazón de nieve, síntoma clave de la frialdad, unido a la blancura de los cisnes, símbolo a su vez de la belleza.

Mallarmé en sus *Poésies* de 1885 también incluye un soneto al que se ha dado en llamar *Le sonnet du cygne* y al cual podemos considerar como la última evolución simbolista del motivo temático.

*Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui!*

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre*

*Quand du stérile hiver a resplandi l'ennui.  
Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée a l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plurnage est pris.*

*Fantôme qu'a ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de népris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.<sup>6</sup>*

Este soneto, que también se ha denominado («sinfonía en i mayor» por sus rimas agudas en «i») es tan bello como críptico, si bien parece prevalecer la hipótesis, sostenida por Noulet, de que es una alegoría en la cual el cisne es símbolo del poeta y donde se nos describe las angustias de la esterilidad creadora mediante la imagen del cisne atrapado en el hielo. Belleza formal y dificultad interpretativa se aúnan en esta pieza, en la cual se da la asimilación del poeta al cisne. Hemos de situarnos en la perspectiva simbolista de Mallarmé que, antes que construir un discurso lógico bien argumentado, trata de sugerir por medio de elementos. La poesía es la búsqueda absoluta y a veces vana de un ideal inaccesible simbolizado en Mallarmé por «l'azur» y una lucha del poeta por liberarse de la materialidad del mundo circundante. La expresión de la impotencia está traducida mediante ese mundo blanco y frío, cuyas isotopías recorren los versos, así como por la incapacidad de volar del cisne prisionero en el hielo del

---

<sup>6</sup> MALLARMÉ, Stéphane, *Oeuvres complètes. Texte établi et annoté par Henri Mondor et G. Jean-Aubry*. Collection Bibliothèque de la Pléiade. Éd. Gallimard. Paris, 1974.

lago. A esta condición inmóvil se opone el deseo de volar del cisne ->«déchirer avec un coup d'aile ivre» (v. 2) «secouera» (v. 9)-. El soneto refleja, por tanto, la génesis de la poesía y las luchas por alcanzar la perfección y la belleza poética, sugiere la voluntad creadora y los esfuerzos que debe realizar ante el mundo que atenaza al vate, prefigura su silencio y su esperanza. Con él culmina toda una tradición de medio siglo de poesía francesa que ha recurrido al cisne como expresión de las diversas manifestaciones de la poesía y de la belleza formal, en formulaciones distintas y variadas desde los diferentes postulados estéticos de cada escuela e incluso de cada poeta en particular.

En cuanto a la poesía española, el Modernismo se siente heredero de los pamasianos y simbolistas franceses. En primer lugar merece ser citado el soneto *El cisne*, escrito en versos hexadecasilabos con dos hemistiquios octosílabos, del poeta malagueño Salvador Rueda (1875-1933), precursores del modernismo y que destaca por sus innovaciones métricas. Dice así:

*Como góndola que viene de las islas del ensueño  
adelanta el cisne blanco de inviolada vestidura;  
un hostiario milagroso se creyese su figura  
donde guarda el sol las hostias virginales de que es dueño.*

*Oración de plumas finge su ropón casto y sedeo,  
metafísico es el traje que lo viste de blancura,  
y desfila la Belleza bajo el arco de hermosura  
de su lírica garganta de que Dios hizo el diseño.*

*Cual sus manos conmovidas junta y abre el sacerdote,  
abre y cierra tus dos alas, y tu misa, ¡oh cisne! flote  
sobre el haz de tu plumaje de alabastro y de Carrara.*

*Con tu pico alza la forma por encima de tu cuello,  
tú, Ministro de lo blanco, tú, Ministro de lo bello,  
cual si alzases a la luna de los mármoles de un ara.'*

Los versos muestran en Rueda un hieratismo sacro del que se despojará al motivo en lo sucesivo. Si bien son rastreables rasgos dominantes del modernismo, muy especialmente el de considerar su gran belleza y su blancura inmaculada.

Destaca entre todos el bardo nicaragüense Rubén Darío en el tratamiento del cisne; en sus *Prosas profanas*<sup>8</sup> de 1896 aludirá con frecuencia a esta ave, destacando una primera alu-

---

<sup>7</sup> RUEDA. Salvador. *Antología*. Selección y estudio preliminar de Carmen Correa Cobano. Ediciones Alfar. Sevilla. 1994.

<sup>8</sup> RUBÉN DARÍO. *Prosas profanas y otros poemas*. Edición, introducción y notas de Ignacio M. Zuleta. Colección Clásicos Castalia. Editorial Castalia. Madrid, 1983.

sión en su conocida *Sonatina*, vv. 25-27:

*Ya no quiere el palacio, ni la rueca de plata,  
ni el halcón encantado, ni el bufón escarlata,  
ni los cisnes unánimes en el lago de azur.*

Alude aquí a algo no puesto de relieve por la poesía francesa, cual es el movimiento al unísono de estos bellos animales. Pero en *Blasón*, dedicado a la condesa de Peralta, se expresa así:

*El olímpico cisne de nieve  
con el ágata rosa del pico  
lustra el ala eucarística y breve  
que abre al sol como un casto abanico.*

*En la forma de un brazo de lira  
y del asa de un ánfora griega  
es su cándido cuello que inspira  
como prora ideal que navega.*

*Es el cisne de estirpe sagrada,  
cuyo beso, por campos de seda,  
ascendió hasta la cima rosada  
de las dulces colinas de Leda.*

*Blanco rey de la fuente Castalia,  
su victoria ilumina el Danubio;  
Vinci fue su varón en Italia;  
Lohengrín es su príncipe rubio.*

*Su blaricura es hermana del lino,  
del botón de los blancos rosales  
y del albo toisón diamantino  
de los tiernos corderos pascuales.*

*Rimador de ideal florilegio,  
es de armiño su lírico manto,  
y es el mágico pájaro regio  
que al morir rima el alma en un canto.*

*El alado arsitócrata muestra  
lises albos en campo de azur;  
y ha sentido en sus plumas la diestra  
de la amable y gentil Pompadour.*

*Boga y boga en el lago sonoro  
donde el sueño a los tristes espera,  
donde aguarda una góndola de oro  
a la novia de Luis de Baviera.*

*Dad. Condesa, a los cisnes cariño,  
dioses son de un país halagüeño  
y hechos son de perfume, de armiño,  
de luz alba, de seda y de sueño.*

Muy sutil y bellamente recurre Rubén Darío a casi todos las notas que contenía el motivo temático en la poesía gala anterior. Es un *leitmotiv* la albura del cisne a lo largo de todo el poema<sup>9</sup>, pero no se olvida de aludir a la originalidad de su cuello (v. 7)<sup>10</sup>, al mito de Leda (v. 12), alude al azur, aunque aquí lo emplee en su acepción heráldica pura (v. 26) y añade de su propia cosecha el famoso canto del cisne (v. 24). Es una estética que diríamos desde nuestro estudio más parnasiana que simbolista la que preside este poema rubendariano.

El soneto dedicado a Ch. Del Gouffre titulado *El cisne* es una recapitulación de los *topoi* sobre esta poética ave, incluido el particular rubendariano de fijarse en el canto del cisne, pero para darle la vuelta al motivo. Si el cisne canta para morir, ahora lo hará como presagio y anuncio de una nueva hora para el género humano (v. 1) y para la lírica -último terceto-:

*Fue en una hora divina para el género humano,  
El Cisne antes cantaba sólo para morir:  
Cuando se oyó el acento del cisne wagneriano  
fue en medio de una auriora, fue para revivir:*

---

<sup>9</sup> Asimismo alude en su composición *Heraldos* (vv.1-2) a la blancura:

*¡Helena!  
La anuncia el blancor de un cisne.*

También en *Palimpsesto*, vv. 47-48:

*Tanta blancura que al cisne injuria  
abre los ojos de la lujuria.*

Otro tanto sucede en *Syrinx*, vv. 1-4:

*¡Dafne, divina Dafne! Buscar quiero la leve  
caña que corresponda a rus labios esquivos;  
haré de ella mi flauta e inventaré motivos  
que extasiarán de amor a los cisnes de nieve.*

<sup>10</sup> Al cuello alude también en *El poeta pregunta por Stella*, vv. 5-8 en *Varia*

*A ti las blancas dianas de los parques ducales,  
los cuellos de los cisnes.  
las místicas estrofas de los cantos celestes  
y en el sagrado empíreo la mano de las vírgenes.*

*Sobre las tempestades del humano oceano  
se oye el canto del Cisne; no se cesa de oír,  
dominando el martillo del viejo Thor germano  
o las trompas que cantan la espada de Argantir.*

*¡Oh Cisne! ¡Oh sacro pájaro! Si antes la blanca Helena  
del huevo azul de leda brotó de gracia llena,  
siendo de la herniosura la princesa inmortal,*

*bajo tus blancas alas la nueva Poesía  
concibe en una gloria de luz y de armonía  
la Helena eterna y pura que encanta el ideal.*

El titulado *Último soneto* contiene una alusión a la imagen de la primera alusión en *Sonatina*, es decir, a la imagen del cisne sobre el lago en calma, de tal manera que incluso en esta pieza clausural quiere Rubén Darío dar cuenta de cuán presente se halla en su ánimo la serena belleza del cisne, y lo hace con alusión a ese motivo tan romántico de la luna (vv. 7-8); termina aludiendo al cuello del cisne como interrogante de su mallarmeana búsqueda de la creación poética, que es el tema del soneto en sí.

*Yo persigo una forma que no encuentra mi estilo,  
botón de pensamiento que busca ser la rosa;  
se anuncia con un beso que en mis labios se posa  
el abrazo imposible de la Venus de Milo.*

*Adornan verdes palmas el blanco peristilo;  
los astros me han predicho la visión de la Diosa;  
y en mi alma reposa la luz como reposa  
el ave de la luna sobre un lago tranquilo.*

*Y no hallo sino la palabra que huye,  
la iniciación melódica que de la flauta fluye  
y la barca del suetio que en el espacio boga;*

*y bajo la ventana de mi Bella-Durmiente,  
el sollozo continuo del chorro de la fuente  
y el cuello del gran cisne blanco que me interroga.*

Entre las fechas de publicación de *Prosas profanas* y las de *Cantos de vida y esperanza* aparecidos en 1905 hay que situar este soneto de 1900 de Francisco Villaespesa publicado en *La copa del rey de Thule* y titulado *Pagana*, que reproduzco seguidamente:

*El cisne se acercó; trémula Leda  
la mano hunde en la nieve del plumaje,  
y se adormece el alma del paisaje  
en un rojo crepúsculo de seda.*

*La onda azul, al morir, suspira queda;  
gorjea un ruiseñor entre el ramaje  
y un toro, ebrio de amor, niuge salvaje  
en la sombra nupcial de la arboleda.*

*Tendió el cisne la curva de su cuello,  
y con el ala -cándido abanico-  
acarició los senos y el cabello...*

*Leda dio un grito, se quedó extasiada...  
Y el cisne levantó, rojo, su pico,  
como triunfal insignia ensangrentada.*

Nos encontramos ante una recreación poética del tema mitológico de Leda, muy del gusto parnasiano y modernista, y estamos asimismo ante una poesía erótica que describe la unión de Zeus, metamorfoseado en cisne con Leda.

Ruiz de Elvira dice en su *Mitología clásica*: «A partir de la *Helena* de Eurípides es Leda la que, amada por Zeus en forma de cisne, pone el huevo del que nace *Helena*».<sup>11</sup>

Villaespesa trata el tema con delectación y sin demasiados tapujos, pese a la aposiopesis marcada por los puntos suspensivos del primer verso del último terceto que indica el clímax erótico. Los dos últimos versos trazan el anticlímax estilístico, cargado por cierto de detalles coloristas. Villaespesa da un tratamiento mitográfico al tema del cisne absolutamente dentro de la estética modernista del novecientos.

Sin embargo, pese a su inclusión en *Prosas profanas*, el poema de *Leda* fue publicado junto con «Retratos» en *La España nioderna* en noviembre de 1899 y compuesto en San José de Costa Rica en 1892.

*El cisne en la sombra parece de nieve;  
su pico es de ámbar, del alba al trasluz;  
el suave crepúsculo que pasa tan breve  
las cándidas alas sonrosa de luz.*

*Y luego, en las ondas del lago azulado,  
después que la aurora perdió su arrebol,  
las alas tendidas y el cuello enarcado,  
el cisne es de plata, bañado de sol.*

---

<sup>11</sup> RUIZ DE ELVIRA, Antonio, *Mitología clásica*. Ed. Credos. Madrid, 1975. Cit. p. 62

*Tal es, cuando esponja las plumas de seda,  
olímpico pájaro herido de amor,  
y viola en las linfas sonoras a Leda,  
buscando su pico los labios en flor.*

*Suspira la bella desnuda y vencida,  
y en tanto que al aire sus quejas se van,  
del fondo verdoso de fronda tupida  
chispean turbados los ojos de Pan.*

Es un tratamiento más ponderado o reticente del mito clásico de Leda. Se enmarca por tanto en la óptica modernista rubendariana y en este caso más próxima al Parnaso que al Simbolismo.

Trascribo a continuación el *incipit* de *Cantos de vida y esperanza* (1905)<sup>12</sup>, donde Rubén Darío preconiza un giro en su estética y es muy de destacar que en la enumeración de elementos incluye precisamente a los cisnes -v. 6-.

*Yo soy aquel que ayer no más decía  
el verso azul y la canción profana,  
en cuya noche un ruiseñor había  
que era alondra de luz por la mañana.*

*El dueño fui de mi jardín de sueño,  
lleno de rosas y de cisnes vagos;  
el dueño de las tórtolas, el dueño  
de góndolas y liras en los lagos;*

Es por ello por lo que en su poema titulado *Los cisnes* y dedicado a Juan Ramón Jiménez el tono empleado ha cambiado totalmente con respecto a las anteriores composiciones. Empieza por dirigirse a uno de ellos y le hace dos preguntas retóricas que afectan a la impasibilidad de su belleza:

*¿Qué signo haces, oh Cisne, con tu encorvado cuello  
al paso de los tristes y errantes soñadores?  
¿Por qué tan silencioso de ser blanco y ser bello,  
tiránico a las aguas e impasible a las flores?*

La segunda estrofa la inicia con una salutación para proseguir con su monólogo en las estrofas 2 y 3:

---

<sup>12</sup> RUBÉN DARÍO. *Azul. Cantos de vida y esperanza*. Edición Álvaro Salvador. Colección Austral. Editorial Espasa Calpe S. A. Madrid, 1992.

*Yo te saludo ahora como en versos latinos  
te saludara antaño Publio Ovidio Nasón.  
Los mismos ruiseñores cantan los mismos trinos,  
y en diferentes lenguas es la misma canción.*

*A vosotros mi lengua no debe ser extraña.  
A Garcilaso visteis acaso alguna vez..  
Soy un hijo de América. soy un nieto de España...  
Quevedo pudo hablaros en verso en Aranjuez..*

Usando ahora la apóstrofe. no para para dirigirse un cisne sino a los cisnes: emplea un subjuntivo desiderativo como impetración de la quietud y del ideal de belleza en medio del tráfigo vital y torbellino histórico al que seguirá aludiendo en las estrofas que siguen

*Cisnes, los abanicos de vuestras alas frescas  
den a las frentes pálidas sus caricias más puras  
y alejen vuestras blancas figuras pintorescas  
de nuestras mentes tristes las ideas oscuras.*

*Brumas septentrionales nos llenan de tristezas,  
se mueren nuestras rosas, se agostan nuestras palmas,  
casi no hay ilusiones para nuestras cabezas,  
y somos los mendigos de nuestras pobres almas.*

*Nos predicán la guerra con águilas feroces,  
gerifaltes de entaño revienen a los puños,  
mas no brillan las glorias de las antiguas hoces,  
ni hay Rodrigos ni Jaimes, ni hay Alfonsos ni Niños.*

*Faltos del alimento que dan las grandes cosas,  
¡qué haremos los poetas sino buscar tus lagos?  
A falta de laureles son muy dulces las rosas,  
y a falta de victorias busquemos los halagos.*

*La América española como la España entera  
fija está en el Oriente de su fatal destino;  
yo interrogo a la Esfinge que el porvenir espera  
con la interrogación de tu cuello divino.*

*¿Seremos entregados a los bárbaros fieros?  
¿Tantos millones de hombres hablaremos inglés?  
¿Ya no hay nobles hidalgos ni bravos caballeros?  
¿Callaremos ahora para llorar después?*



Finalmente en las dos últimas estrofas el poeta vuelve emplear la apóstrofe utilizando a los cisnes como confidentes de su preocupado corazón. La última estrofa augura una ilusionada esperanza para los pueblos de habla hispana.

*He lanzado mi grito, Cisnes, entre vosotros,  
que habéis sido los fieles en la desilusión,  
mientras siento una fuga de americanos potros  
y el estertorpostrero de un caduco león...*

*... Y un Cisne negro dijo: «La noche anuncia el día.»  
Y uno blanco: «¡La aurora es inmortal, la aurora  
es inmortal!» ¡Oh tierras de sol y de armonías,  
aún guarda la esperanza la caja de Pandora!*

A través de este recomdo por los versos parnasianos y simbolistas así como los del Modernismo español, se ha mostrado no sólo la frecuencia temática, como ya se anunciaba en el título del artículo, sino las ricas y diversas implicaciones temáticas que posee y cómo los poetas, en sus variaciones han realizado aportaciones que han hecho del cisne no ya un mero motivo ornamental, sino un símbolo de la belleza, de la pureza y de la creación poética en definitiva.